

LE DEVOIR

Sciences humaines

CONGRÈS

CONSEILS DE RECHERCHE

Financer des programmes pour rejoindre tous les citoyens

Page 3



WESTERN ONTARIO

Une grande université nichée dans un décor champêtre

Page 5



Ce sont aussi les recherches d'un McLuhan qui ont façonné le monde tel qu'on le connaît

SOURCE: UNIVERSITÉ WESTERN ONTARIO

Détour en péninsule

À lire les propos du président de l'université Western Ontario, une envie subite se manifeste: celle de se rendre de toute urgence à London. Et ce ne sera pas pour assister à cette grande finale canadienne de hockey, celle de la coupe Memorial, qui se tient présentement en cette ville. Non, on irait en ces lieux pour découvrir un décor qui semble plantureux. Car les propos de Paul Davenport piquent la curiosité lorsqu'il décrit les honneurs, nombreux, qui échoient à son institution: «*Nous avons même remporté la palme dans la catégorie "Parks and Grounds" du palmarès "Communities in bloom"... devant le parc national de Banff! C'est dire que nous avons un très beau campus.*» C'est donc sans complexe aucun que cette université, sise à proximité de la péninsule du Niagara, accueille cette année le 74^e congrès annuel de la Fédération canadienne des sciences humaines. D'autant plus que, à un bilan fameux — ayant pour résultat une renommée mondiale de sa faculté d'administration et de son école de médecine — s'ajoute un éventail varié de spécialisations. «*Nous sommes entre autres reconnus dans le domaine de la critique littéraire, dans les matériaux et les biomatériaux, en politique publique, dans la formation en management, en génie du design, en santé des enfants et des familles*», ajoutera ainsi Paul Davenport, tout en soulignant que, en philosophie des sciences, «*nous sommes reconnus parmi les meilleurs au monde dans ce domaine.*»

Déséquilibre

Ils sont donc 7000 universitaires de tout acabit, de l'étudiant-chercheur au spécialiste de domaine, à se retrouver dès aujourd'hui à London. Ce plus grand rassemblement canadien annuel de scientifiques est pourtant spécialisé dans le secteur le plus «mal aimé» de la recherche: les sciences humaines. Car, en une seule année, les sommes qu'administre pour les seules recherches menées en ses murs l'université ontarienne qui cette année les accueille, couplées aux fonds d'une université québécoise comme de celle de Montréal, représentent en fait un montant plus élevé que l'ensemble des subventions distribuées par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, soit près de 300 M\$ pour les deux premières et 240 M\$ pour l'autre. Et dire que le Canada compte 73 institutions universitaires qui œuvrent uniquement en sciences humaines!

Dans un monde où la productivité a priorité et où les politiciens n'ont d'intérêt que pour l'augmentation du produit intérieur brut tout en espérant aussi une augmentation du taux d'emploi, il faut dire qu'on aime moins les «empêcheurs de tourner en rond», ceux et celles qui démontrent que la prévention vaut mieux que le traitement, quand il est question de stress, et que la qualité de vie ne se mesure pas seulement à la capacité d'augmenter son pouvoir de consommation. Car ils sont plus d'un à affirmer que la valeur de l'être humain n'est pas que marchande.

Paradoxe

Ce qui surprend, lorsqu'un regard est jeté sur ce congrès, c'est la faible participation des membres du réseau québécois: ils seraient seulement 350 à se retrouver aujourd'hui à London. Le fait s'explique peut-être par le fait que, il y a trois semaines à peine, l'Acfas donnait rendez-vous à Saguenay aux chercheurs francophones et que, là comme ici, les sciences humaines prenaient aussi la vedette. Pourtant, sur le thème retenu cette année par l'association canadienne, «Paradoxe de la citoyenneté: environnement, exclusion, équité», il est plus d'un universitaire québécois qui pourrait discourir.

Toutefois, avant de conclure que le Québec «boude» l'Ontario, il faut avoir en mémoire un événement, moins spectaculaire mais significatif: en septembre prochain, Desjardins Credit Union inaugurera une succursale sur le campus de l'université Western Ontario. La ville que les John Boyle, Greg Curnoë, Jack Chambers et autres Tony Urquhart mettaient en vedette sur la scène canadienne dans les années 70 de l'autre siècle aura ainsi de façon permanente une coloration québécoise. À moins que, d'ici là, pour qui ne veut attendre, un chercheur de ce côté-ci de l'Ontario soit l'auteur d'une communication scientifique d'importance. Qui sait: ce sont aussi les recherches d'un McLuhan qui ont façonné le monde tel qu'on le connaît.

Normand Thériault

FÉDÉRATION CANADIENNE DES SCIENCES HUMAINES

Congrès annuel
Page 3

Organisme
Page 6

RECHERCHE

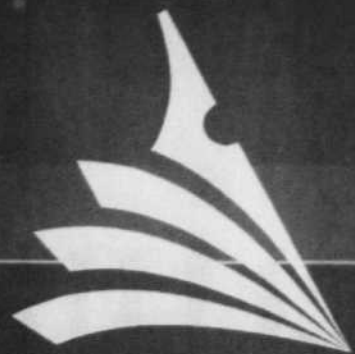
Éthique
Vulgarisation
Page 4

CULTURE

Diaspora francophone
Page 4

Jane Urquhart
Page 5

Caricatures
Page 6



Fédération canadienne des sciences humaines

Congrès des sciences humaines

Programme d'aide à l'édition savante

Défense et promotion des sciences humaines

Petits déjeuners sur la Colline

Prix du livre savant

Réseau des questions féministes et d'équité

Fondation canadienne pour les sciences humaines

sociologie littérature études religieuses géographie psychologie anthropologie histoire
philosophie études classiques droit économie éducation linguistique études des femmes
relations industrielles développement international études canadiennes service social
communication études socialistes études culturelles études en loisir science politique
démographie beaux-arts études de l'environnement folklore sociologie littérature
études régionales géographie psychologie anthropologie histoire philosophie études classiques
droit économie éducation linguistique études des femmes relations industrielles
développement international études canadiennes service social communication
études socialistes études culturelles études en loisir science politique démographie
sociologie littérature études religieuses géographie psychologie anthropologie histoire
philosophie études classiques droit économie éducation linguistique études des femmes
relations industrielles développement international études canadiennes service social
communication études socialistes études culturelles études en loisir science politique
démographie beaux-arts études de l'environnement folklore sociologie littérature
études régionales géographie psychologie anthropologie histoire philosophie études classiques
droit économie éducation linguistique études des femmes relations industrielles
développement international études canadiennes service social communication
études socialistes études culturelles études en loisir science politique

la voix
des sciences humaines
au Canada

www.fedcan.ca

L'immigration et les intersections de l'identité



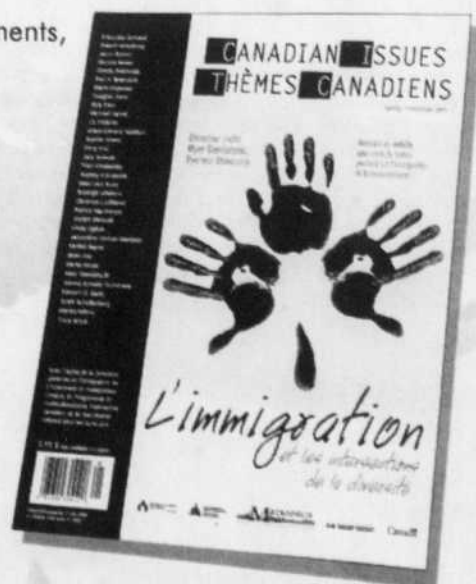
Canadian Federation for the
Humanities and Social Sciences

Fédération canadienne
des sciences humaines

Programme coopératif réunissant chercheurs et décideurs dans le
cadre du Congrès 2005 pour explorer l'immigration et les intersections
de l'identité.

Les articles de ce numéro de *Thèmes canadiens* nous rappellent les
nombreuses significations et nuances que peuvent renfermer les mots
« immigrant » et « citoyeneté ». Tour à tour, ils témoignent d'un riche
programme de recherches et de politiques publiques ayant pour objectif
de comprendre et de façonner la migration internationale à destination
du Canada.

Pour de plus amples renseignements,
veuillez communiquer avec
fedcan@fedcan.ca,
avec le projet Metropolis
(<http://canada.metropolis.net>)
ou avec l'Association d'études
canadiennes
(<http://www.acs-aec.ca>).
Organisé par la Fédération
canadienne des sciences
humaines et le projet
Metropolis.



www.fedcan.ca

Félicitations à nos lauréats des Prix du livre savant 2003 - 2004

Programme d'aide
à l'édition savante
(613) 238-6112 x350



Canadian Federation for the
Humanities and Social Sciences
Fédération canadienne
des sciences humaines

www.fedcan.ca

Raymond Klibansky Prize



Stephen High
Nipissing University

*Industrial Sunset:
The Making of
North America's
Rust Belt,
1969-1984*

University of Toronto Press, 2003

PRIX Jean-Charles-Falardeau



Gilles Havard
Université de Paris VII

*Empire et métissages :
Indiens et Français
dans le Pays d'en
Haut, 1600-1715*

Septentrion-Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003

PRIX Raymond Klibansky

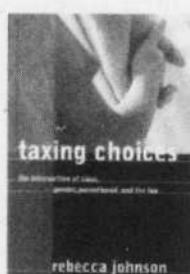


Louise Bienvenue
Université de
Sherbrooke

*Quand la jeunesse
entre en scène :
L'action catholique
avant la Révolution
tranquille*

Éditions du Boréal, 2003

Harold Adams Innis Prize



Rebecca Johnson
University of Victoria

*Taxing Choices:
The Intersection of
Class, Gender,
Parenthood, and
the Law*

University of British Columbia Press, 2002



UNIVERSITÉ
UNIVERSITY



PROCHAINS CONGRÈS DES SCIENCES HUMAINES :

La Fédération canadienne des sciences
humaines et les universités hôtes suivantes
ont le plaisir d'annoncer leur partenariat lors
des futurs Congrès des sciences humaines :

2006
Université York University
Toronto

2007
University of Saskatchewan
Saskatoon

2008
University of British Columbia
Vancouver

Renseignements : www.fedcan.ca



Canadian Federation for the
Humanities and Social Sciences
Fédération canadienne
des sciences humaines

SCIENCE HUMAINES

Organismes subventionneurs

Refonte canadienne...

Une année de consultations nationales et quelques rapports plus tard, le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) est fin prêt à se métamorphoser en véritable « conseil du savoir ». En attendant que soit rendu public son plan stratégique, voici un avant-goût des orientations qui guideront l'organisme de soutien à la recherche dans son projet de transformation.

MYLÈNE TREMBLAY

Au cours du dernier quart de siècle, le CRSH s'est développé essentiellement en appuyant la formation avancée et la recherche en sciences humaines telles que conçues dans les universités canadiennes. Devant les changements spectaculaires opérés dans la sphère des sciences humaines, le CRSH a dû toutefois remettre en question son mode de fonctionnement.

«Le CRSH et le milieu de la recherche ont déterminé que l'organisme était à la croisée des chemins», expose Christian Sylvain, directeur des politiques et de la planification au CRSH. Aujourd'hui, l'emphase est mise davantage sur le travail d'équipe. On remarque aussi de plus en plus que Monsieur et Madame Tout-le-monde veulent comprendre leur milieu, de même que les décideurs veulent appuyer leurs politiques sur des recherches.

C'est dans cette optique que fut lancée, en janvier 2004, une vaste consultation nationale sur la politique scientifique — sans doute la plus importante jamais menée au pays — auprès de quelque 5000 chercheurs universitaires «rencontrés face à face», de même que d'intervenants de terrain issus d'organismes sans but lucratif, de groupes communautaires, d'organisations non gouvernementales ou de fondations privées.

«Ce qu'il fallait découvrir dans cette consultation, c'est ce que j'appelle l'équivalent fonctionnel du milieu hospitalier pour les chercheurs en sciences médicales, soit là où la recherche prend forme et où les savoirs sont mis en application», illustre Christian Sylvain.

D'abord les constats...

Et les découvertes furent au nombre de trois. D'abord, le Canada est beaucoup plus tributaire de la recherche en sciences humaines qu'on le reconnaît généralement. «Il y a nécessité pour



NORMAND BLOUIN

Le CRSH doit promouvoir non seulement les connaissances qui mènent à des publications scientifiques, mais aussi celles qui se traduisent dans des actions concrètes, comme un programme pour les sans-abri.

la population, les organismes bénévoles et le secteur privé de comprendre l'environnement en constante évolution [...], d'élaborer des outils fiables [...] et d'être capables de résoudre les problèmes qui semblent surgir de nulle part comme ce fut le cas le 11 septembre 2001», souligne le rapport sur la consultation, disponible sur le site Web du Conseil.

Deuxième constat: le CRSH doit prendre acte qu'il se fait de la recherche en sciences humaines dans d'autres contextes que celui strictement universitaire. «Au cours de la dernière décennie, plusieurs OSBL, ministères gouvernementaux ou collèges communautaires ont accru leur capacité de faire de la recherche, au point où cette recherche peut être dite académique», explique M. Sylvain. À l'heure actuelle, 8 % du budget du CRSH — établi par le Parlement fédéral à 240 millions pour l'année en cours — va déjà à des activités de recherche extra muros. On peut donc s'attendre à ce que l'organisme continue sur cette lancée.

Troisième constat: le CRSH doit penser à des façons de mobiliser tous les savoirs, de maximiser l'impact du travail des chercheurs sur la société. Comprendre: promouvoir non seulement les connaissances qui mènent à des

publications scientifiques, mais aussi celles qui se traduisent dans des actions concrètes, comme un programme pour les sans-abri. «On doit reconnaître qu'il y a des formes de connaissances qui se situent au-delà des modes traditionnels», précise Christian Sylvain.

Ensuite les orientations

Le plan stratégique, qui sera dévoilé publiquement dans sa version finale à la fin de juin, reprend ces trois messages, mais va plus loin encore. Au total, sept orientations — trois qui s'inscrivent en continuité avec la mission du CRSH et quatre tout à fait nouvelles — s'en dégagent.

Pour que son rôle passe de celui de «conseil subventionnaire» à celui de «conseil du savoir», le CRSH entend ainsi diversifier la communauté de chercheurs en incluant, par exemple, ceux qui évoluent dans des milieux non traditionnels; intégrer des étudiants de premier cycle à la formation; et continuer de développer la capacité de recherche en sciences humaines par des appuis aux établissements universitaires.

L'organisme fédéral veut dorénavant s'employer à créer des réseaux stratégiques en regroupant des chercheurs qui travaillent ensemble sur des thématiques précises (à noter que ce sont les chercheurs eux-mêmes qui déterminent

les thématiques des réseaux); créer des ponts entre la recherche et le reste de la société — les gouvernements, les médias, les groupes communautaires, etc.; tisser des liens avec le monde en se dotant d'une stratégie internationale pour accroître la présence de la recherche canadienne à l'OCDE, la Banque mondiale, l'UNESCO, etc.; et enfin, s'outiller pour être en mesure de faire de la recherche d'envergure, par exemple des études longitudinales qui suivent des individus sur plusieurs années. «C'est très coûteux, mais c'est d'une richesse fondamentale», fait remarquer Christian Sylvain. Il n'y a rien présentement au CRSH qui nous permette de financer les grands projets éditoriaux comme on en a eus au Canada par le passé. Notre communauté est prête à s'engager dans des activités de ce genre et on doit être là pour l'appuyer.

Le CRSH a déjà plusieurs projets en poche pour l'année en cours. Avant de mettre en œuvre ses belles promesses, le Conseil attend toutefois de voir son enveloppe augmenter de 11 millions, tel que le prévoit le budget fédéral. Avec l'incertitude qui plane au Parlement, le CRSH ne peut dire à quel moment exactement aura lieu le lancement de ses initiatives. «On est dans l'expectative», commente M. Sylvain.

... et bilan québécois

Les nouvelles orientations que le CRSH entend se donner, le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC) se targue de les appliquer depuis sa création il y a quatre ans. L'heure n'est plus aux grands remaniements, mais à la consolidation de sa philosophie d'intervention. Bilan.

La structure de programmation vers laquelle tend le CRSH dans sa réorganisation, soit mettre l'accent sur la relève, le regroupement d'expertise, le travail

en réseau, les partenariats et le transfert des connaissances, c'est celle que le FQRSC met en application depuis ses débuts. «Ce que l'on souhaite, c'est en effet travailler

de concert avec le CRSH là où ce sera pertinent de le faire», affirme Louise Dandurand, p.-d.g. du FQRSC. Mais notre noyau d'innovation en matière de subventions à la recherche est déjà bien entamé.

Depuis sa création en 2001, l'organisme gère un budget de 43 millions de dollars, qu'il distribue en subventions et en bourses de formation aux chercheurs québécois en sciences humaines. Pour cette clientèle, le FQRSC présente assurément le principal bailleur de fonds, et pas seulement un appui complémentaire aux investissements fournis par son homologue fédéral.

Même si le FQRSC a dû assumer une coupure de budget de 7 % il y a deux ans, alors que la demande était littéralement en explosion avec 24 % d'augmentation, tous programmes confondus, Louise Dandurand assure que l'organisme québécois «a néanmoins réussi à stabiliser les choses avec beaucoup de douleur, en revenant sur certains engagements. L'essentiel, c'est qu'on continue à accorder la priorité à la relève scientifique», fait-elle valoir.

En effet, le conseil d'administration de l'organisme a fait de la relève — bourses de 2^e et 3^e cycles, stages postdoctoraux, appui aux nouveaux chercheurs — sa priorité en vue de l'embauche croissante dans les univer-

sités. «De plus en plus, on demande aux jeunes chercheurs de démarrer d'entrée de jeu une carrière en recherche», expose Mme Dandurand. Avec notre petite contribution, on donne bon an mal an aux nouveaux chercheurs méritaires des subventions de l'ordre de 12 000 \$ à 13 000 \$ par année pour leur démarrage de carrière en recherche. Pour l'année 2003-04, c'est 43 % de notre budget qui a été consacré à la relève scientifique.

Le prochain plan stratégique, qui doit être déposé avant la fin de 2005 et fera l'objet de la prochaine réunion du conseil d'administration de la mi-juin, détermine un certain nombre de priorités. «Je peux d'ores et déjà vous dire qu'il visera d'une part à consolider les axes d'intervention que nous avons développés dans notre premier plan — appuyer les regroupements névralgiques et stratégiques de chercheurs, favoriser la collaboration interdisciplinaire et intersectorielle avec différents partenaires, aider la relève — mais aussi à mettre l'accent sur le rapprochement entre les chercheurs et les acteurs de la valorisation du savoir», renseigne Louise Dandurand. On veut maintenir un juste équilibre entre la consolidation de notre expertise et la capacité de répondre à des priorités émergentes.

M. T.

74^e congrès annuel

Propositions citoyennes

Une participation québécoise réduite

C'est sur le campus de l'université Western Ontario à London, en Ontario, que se tiendra le plus important congrès en sciences humaines au Canada. Organisé chaque année par la Fédération canadienne des sciences humaines (FCSH), ce congrès accueillera, du 27 mai au 5 juin, environ 6500 délégués.

PIERRE VALLÉE

La Fédération canadienne des sciences humaines regroupe en son sein 30 000 chercheurs en provenance de 73 universités et collèges canadiens ainsi que 70 sociétés savantes représentant 75 disciplines différentes, allant de la sociologie. «Ce qui rend ce congrès si important pour les chercheurs», explique Marianne Fizet, gestionnaire du congrès à la FCSH, c'est qu'il est interdisciplinaire et favorise donc les échanges entre les disciplines. De plus, nous invitons chaque année des personnes qui ne sont pas des chercheurs, tels des écrivains et des journalistes. Cela permet de créer un lien entre les chercheurs et les autres milieux.

Le thème retenu pour le congrès de cette année est «Paradoxe de la citoyenneté: environnement, exclusion, équité». «C'est une proposition de l'université hôte», précise Mme Fizet, et nous avons trouvé la thématique intéressante. Dans le contexte de la mondialisation, les questions concernant la citoyenneté et l'identité refont surface et préoccupent de plus en plus les chercheurs en sciences humaines.

Plusieurs des activités du congrès porteront donc sur cette thématique. Ainsi l'Association canadienne des études hongroises se penchera sur la question de la citoyenneté dans les sociétés en transition, notamment les sociétés européennes postcommunistes.

Le Secrétariat national des sans-abri et le projet Metropolis se préoccupent de l'itinérance chez les nouveaux arrivants, en hausse selon les dernières données. François Paré, directeur du département des Études françaises à l'Université de Waterloo, s'intéressera aux questions identitaires dans les littératures minoritaires.

Programmation

Il existe à ce congrès deux types de programmation en quelque sorte: celle organisée par la FCSH et celle mise sur pied par les sociétés savantes qui participent au congrès. «Les sociétés savantes profitent de leur présence au congrès pour organiser des activités à l'intention de leurs membres.» Ces activités peuvent être propres aux sociétés savantes, s'insérer ou non dans la thématique du congrès, et même figurer au programme général.

La programmation mise en place par la FCSH vise un autre but. «D'une part, cette programmation doit être variée et représentative de ce qui se fait en sciences humaines. Elle doit aussi intéresser l'ensemble des chercheurs. D'autre part, ces conférences sont ouvertes au public et il faut donc que cette programmation soit aussi capable de rejoindre le grand public.»

Faits saillants

Selon Mme Fizet, le clou de cette programmation est sans conteste la présence de Michael Ignatieff. Directeur du Carr Center for Human Rights à la Kennedy School of Government de l'université Harvard, M. Ignatieff est un écrivain, journaliste et historien de réputation internationale.

Michael Ignatieff fera deux interventions lors du congrès. Dans un premier temps, il discutera de la philosophie des droits et de son œuvre. Dans un deuxième temps, il prononcera une conférence sur les droits de la personne qui sera

suivie d'un panel sur le génocide auquel il participera.

Une autre personnalité bien en vue qui participera au congrès est le sénateur Roméo Dallaire, qui fera partie d'un panel portant sur la protection des enfants dans les conflits et au travail. Le travail des enfants sera aussi souligné lors de l'exposition de photographies *Rèves volées* du docteur David Parker.

Une activité digne de mention est constituée par les causeries matinales «Petit-déjeuner sur le campus». «Ces causeries sont la réplique d'une activité que nous organisons régulièrement et que nous appelons "Petit-déjeuner sur la colline", où nous invitons des chercheurs à rencontrer les parlementaires.»

C'est dans le cadre d'une causerie Petit-déjeuner sur le campus que les délégués pourront entendre Nefer Pariza. Originaire d'Afghanistan, Mme Pariza est cinéaste et journaliste à la CBC et elle s'intéresse au sort des femmes afghanes. Se joindra à Mme Pariza pour cette causerie Patrice Brodeur, titulaire de la Chaire du Canada sur l'islam, le pluralisme et la mondialisation à l'Université de Montréal.

Parmi les autres personnalités présentes au congrès, notons la participation de la romancière canadienne Jane Urquhart, de l'écrivaine et journaliste croate de réputation internationale Slavka Drakulic et de Judy Rebeck, une des plus célèbres féministes canadiennes.

Présence québécoise

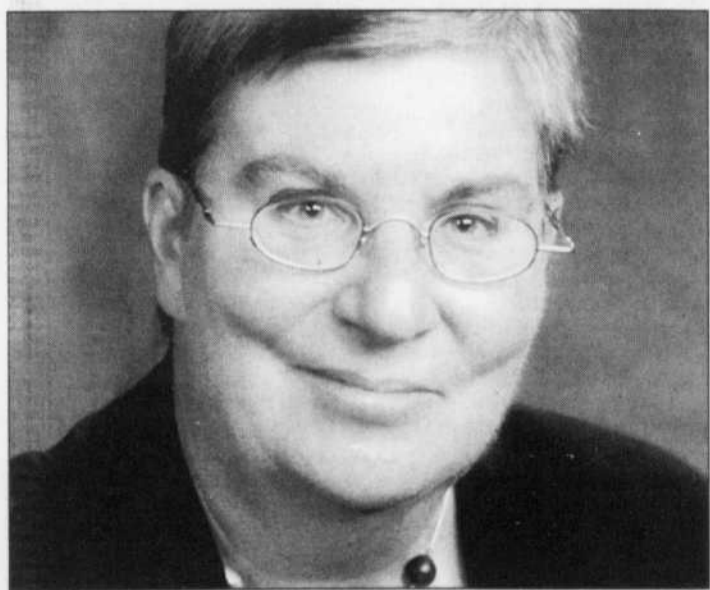
La grande majorité des conférences et des causeries à ce congrès se déroulera en anglais. Outre la conférence de François Paré, une seule autre intervention dans le programme général aura lieu en français. Il s'agit de l'allocation de l'écrivain franco-somalien Abdourahman Waberi, dont la conférence s'intitule *La plume et la machette. Écrire après le Rwanda*.

Selon Mme Fizet, la présence plutôt timide du français dans la programmation générale s'explique par le choix du lieu où se tient le congrès. «Étant donné que nous voulons attirer le grand public et que nous sommes à London, il y a évidemment davantage d'activités en anglais. Par contre, l'an dernier nous étions à Winnipeg, là où il y a plus de francophones, et la programmation le reflétait.»

Les Québécois ne seront pas complètement absents du congrès puisque Mme Fizet estime qu'environ 300 chercheurs québécois seront présents au congrès. «Si l'on tient compte des activités organisées par les sociétés savantes, c'est plus de 300 communications qui auront lieu en français pendant le congrès.»

Une des fonctions du congrès de la FCSH, selon Marianne Fizet, est «de refléter la diversité et la richesse des recherches en sciences sociales et en sciences humaines qui se font présentement dans le pays». De plus, le congrès doit aussi «refléter les préoccupations des chercheurs ainsi que celles de la population».

Un congrès à l'enseigne de la variété et de la pertinence, donc, comme en témoignent les nombreuses et diverses activités du congrès. «Ce congrès est aussi une occasion de créer un lien entre les chercheurs en sciences humaines, des personnalités d'autres domaines d'activité ainsi que la population en général.»



ARCHIVES LE DEVOIR

Louise Dandurand

Le 74^e Congrès de la Fédération canadienne des sciences humaines

Depuis près de trois quarts de siècle, moment privilégié d'échanges et de diffusion de connaissances en sciences sociales et humaines...

Fonds de recherche sur la société et la culture

Québec

www.fqrsc.gouv.qc.ca

LE FONDS QUÉBÉCOIS DE LA RECHERCHE SUR LA SOCIÉTÉ ET LA CULTURE

... pour mieux comprendre et appréhender le monde dans lequel nous vivons!

nos recherches changent le monde

SCIENCE HUMAINES

CULTURE

Diaspora francophone d'Amérique

Le paradoxe du français hors des frontières du Québec

Entre la migration, la survivance et l'assimilation, le français existe et laisse des traces un peu partout en Amérique, pas seulement au Québec. François Paré, ancien étudiant d'Hubert Aquin et de Michel Foucault, directeur du département d'études françaises à l'Université de Waterloo, dresse le portrait aux multiples facettes de la situation du français en dehors du Québec.

MARILYSE HAMELIN

Si François Paré s'intéresse au sort des francophones hors Québec, c'est entre autres pour des raisons biographiques, lui qui a quitté le Québec pour travailler et, par le fait même, vivre et élever sa famille en Ontario. Lors de sa participation au colloque annuel de la Fédération des sciences humaines du Canada, il présentera des extraits de son livre, à paraître à l'automne, *Le Fantôme d'Escobar*, qui parle de la diaspora francophone en Amérique.

L'idée de diaspora, telle que présentée par François Paré, est une conception nouvelle de l'univers francophone hors Québec: «La construction du nationalisme québécois a été rendue possible notamment grâce à des frontières bien définies. Pourtant, à l'extérieur du Québec, le gouvernement fédéral s'est acharné à promouvoir la vision de deux peuples fondateurs vivant en vase clos. Cette vision ne correspond pas à la réalité. Dans l'univers de la diaspora, les gens ne forment pas des communautés claires et définies. Pour vivre ailleurs, ils doivent faire des compromis identitaires. D'un côté, les francophones ont leurs propres institutions mais, en même temps, ils sont des anglophones au quotidien. Par exemple, quand les enfants rentrent de l'école, ils parlent en anglais. Les parents ont beau chicaner, ils finissent par céder», explique-t-il.

Si les francophones vivant dans le reste du Canada se battent pour la survivance de leur communauté, ils ne trouvent pas dramatique, par exemple, de sortir les enfants de l'école française pour les envoyer dans le système anglophone. Selon François Paré, il y a là un phénomène d'accommodement qui place les communautés sur la corde raide. En même temps, il tient à dédramatiser le phénomène d'assimilation linguistique: «Bien sûr que je me bats personnellement pour que cela n'arrive pas, mais je dois reconnaître qu'il y a quelque chose de normal à ce que, lorsqu'il est mis en contact avec une autre langue extrêmement dominante, le francophone se dise "je suis fatigué, je ne traduis plus pour moi-même". C'est difficile d'essayer de penser en français quand tout se passe en anglais autour de vous.» C'est ce qu'il qualifie de phénomène de colonisation tranquille des milieux de la diaspora. «Même si les anglophones sont plutôt accueillants depuis 20 ans, le français est tout de même marqué d'une valeur négative qui est interiorisée par les francophones. Même mes propres enfants ont honte du français parce que c'est "hiché" par la société, qui ne se rend même pas compte qu'elle véhicule ça.»



L'itinérance identitaire des migrants est au cœur de l'œuvre de Gabrielle Roy.

Survivance

À propos de l'avenir du français hors des frontières du Québec, François Paré dit avoir ses jours de pessimisme: «Les francophones en dehors du Québec ne se marient plus entre eux. Cela peut avoir l'air banal, mais dans les mariages mixtes, la langue utilisée dans la majorité des cas est l'anglais. Le sociologue Roger Bernard croit que cela causera à terme la fin du français en dehors des frontières du Québec. D'autres théoriciens, dont Charles Castonguay, professeur de statistique à l'Université d'Ottawa et spécialiste de la démographie des communautés linguistiques canadiennes, ont écrit sur le sujet de manière plutôt pessimiste», expose le professeur. Pourtant, François Paré se situe entre les deux, pas complètement pessimiste ni trop optimiste. «D'un autre côté, les communautés francophones hors Québec n'ont jamais été aussi actives sur le plan culturel, on ne compte plus les pièces de théâtre, les romans... Il y a une ferveur certaine.»

L'itinérance identitaire des migrants, c'est-à-dire le fait de passer d'une identité à l'autre sans avoir d'attache quant au lieu d'origine, est un concept de plus en plus repris par les chercheurs intéressés à la question du français hors Québec. «Gabrielle Roy est un très bel exemple en ce qui concerne l'itinérance, car l'idée de diaspora est au centre de son œuvre. Elle s'interroge sur ses origines québécoises alors qu'elle vit à Saint-Boniface au Manitoba. Elle raconte la quête de sa mère qui, à 73 ans, part en autobus aux États-Unis à la recherche de son frère et trouve sur son chemin des Québécois installés au Montana, en Utah. Roy constatait qu'il y a des Québécois partout», raconte François Paré.

Selon le professeur, le Québec, avec ses 20 millions d'Américains qui descendent de Québécois, a la plus grande diaspora en Amérique. «Bien sûr que ces gens n'utilisent pas le français et ne l'utiliseront plus jamais, mais il ne faut pas pour autant renier ces diasporas. Parfois, je discute avec des écrivains qui me disent aller à New York de temps à autre; pour moi ce n'est pas ça la vraie Amérique du Québec, c'est plutôt le Québec partout, parfois assimilé — comme pour ces descendants de francophones vivant aux États-Unis qui sont allés se battre en Irak», explique François Paré.

«Les francophones hors Québec forment des sociétés extrêmement complexes, très tendues entre une effervescence culturelle jamais atteinte et une disparition progressive. C'est une situation paradoxale très difficile à comprendre à partir d'un Québec "nationaliste loi 101", c'est-à-dire qui cherche à établir le français en tant que langue dominante dans une société où une seule culture domine», résume François Paré.

ÉTHIQUE

Vers des principes éthiques explicites

Même si elles font rarement les manchettes, les questions éthiques dans la recherche en sciences humaines sont capitales pour encadrer le travail des chercheurs. Les principes sont de plus en plus explicites pour assurer le respect des participants à une étude tout en fournissant la latitude nécessaire au scientifique afin qu'il soit en mesure d'effectuer son travail adéquatement. Une question d'équilibre.

MARTINE LETARTE

L'Énoncé de politique des trois conseils: éthique de la recherche avec des êtres humains est la politique conjointe des organismes subventionnaires fédéraux canadiens du domaine de la recherche en santé, en sciences naturelles, en génie et en sciences humaines. Depuis son adoption en 1998, elle est en constante évolution grâce au Groupe consultatif interagences en éthique de la recherche (GER).

«Nous travaillons à élaborer un nouveau contrat social répondant aux besoins actuels des chercheurs et des participants aux études dans le contexte moderne de la recherche en sciences humaines. Auparavant, les règles éthiques étaient implicites mais, de plus en plus, elles deviennent détaillées et transparentes», affirme le directeur exécutif du Secrétariat en éthique de la recherche, un organisme assurant le soutien administratif du GER, Derek Jones.

Questions prioritaires

L'une des priorités canadiennes en éthique de la recherche en sciences humaines concerne les rapports avec les autochtones. Les chercheurs doivent respecter les particularités et les valeurs des différentes communautés. «Avant, les scientifiques arrivaient dans

une communauté, faisaient leur étude et repartaient. De plus en plus, un partenariat s'établit entre les chercheurs et les autochtones, qui interviennent dans la préparation des études en précisant leurs besoins», précise M. Jones.

La confidentialité est également un aspect très délicat de la recherche en sciences humaines. «Les chercheurs se retrouvent parfois confrontés à des conflits de valeurs très embêtants. Prenons l'exemple d'un criminologue qui reçoit les confidences d'un participant à une étude ayant commis un crime sexuel. Le chercheur doit-il donner priorité à la justice en dénonçant le participant ou doit-il respecter l'entente de confidentialité?», questionne M. Jones.

D'autres cas sont encore plus alarmants. Par exemple, un chercheur peut découvrir qu'un participant à son étude a l'intention de porter un préjudice grave à une tierce personne. Dans cette situation, le chercheur doit-il maintenir l'engagement de confidentialité qu'il a conclu avec le participant ou doit-il s'en remettre à un principe d'éthique supérieur visant à protéger la sécurité de tous? «En clarifiant le code d'éthique, nous voulons que les chercheurs puissent s'en remettre à des règles claires lorsque vient le temps de faire des choix importants», indique M. Jones, tout en



SHAUN BEST REUTERS

L'une des priorités canadiennes en éthique de la recherche en sciences humaines concerne les rapports avec les autochtones.

soulignant que le GER prépare actuellement un recueil d'interprétation de questions éthiques pour guider les universitaires.

Réaction québécoise

Au Québec, les comités d'éthique des différentes universités ont dû adopter cet Énoncé de politique pour que les projets des scientifiques soient admissibles aux programmes de subventions fédérales. «Les chercheurs doivent toujours soumettre un protocole de recherche à un comité d'étude de leur université, qui s'assurera que les principes éthiques sont respectés», indique la directrice de l'Institut santé et société de l'Université du Québec à Montréal, ayant présidé le Comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains de son université de 1999 à 2002, Diane Berthelette.

Lorsque les membres d'un comité d'éthique évaluent un projet d'étude, ils tentent de s'assurer que les gens ne subiront aucune pression pour participer à la recherche. «Souvent, les chercheurs s'associent à des entreprises ou à des groupes communautaires pouvant demander à leurs employés ou à leurs membres de participer à une étude. Le comité doit être vigilant et s'assurer que les gens seront tout à fait libres de se porter volontaires ou non», explique Mme Berthelette. Les questions d'argent sont également très délicates. Les seuls frais occasionnés par l'étude sont remboursables, alors que les récompenses financières sont interdites puisqu'elles pourraient inciter certaines personnes à

y participer.

Le chercheur se doit d'être honnête avec les personnes qu'il questionne. «Les participants doivent savoir quel est le but exact de la recherche. Si l'objectif de l'étude doit être caché pour ne pas fausser les résultats, comme dans le cas où l'on évalue la capacité des gens à s'exprimer en français, le chercheur doit dire, à la fin de l'entrevue, le véritable sujet de son étude au participant, qui peut exiger la destruction des données», précise Mme Berthelette, siégeant maintenant au Comité sur l'éthique et l'intégrité scientifique du Fonds de recherche sur la société et la culture du Québec.

De plus, les risques de la recherche doivent être évalués et minimisés par le scientifique. «L'étude ne doit pas faire de tort aux participants. Le chercheur doit tout mettre en œuvre pour tenter d'éviter de créer de l'inconfort chez les participants, et il doit s'assurer de prévoir des ressources d'aide en cas de besoin», conclut Mme Berthelette.

L'éthique de la recherche en sciences humaines sera discutée le 1^{er} juin prochain de 12h30 à 17h à l'occasion du Congrès 2005 de la Fédération canadienne des sciences humaines à l'université Western Ontario. Le GER présentera des recommandations préliminaires du Comité de travail spécial de l'éthique de la recherche en sciences humaines, du sous-groupe sur les procédures relatives à l'Énoncé de politique des trois conseils: éthique de la recherche avec des êtres humains et de l'Initiative sur l'éthique de la recherche avec les peuples autochtones.



Diane Berthelette, directrice de l'Institut santé et société de l'Université du Québec à Montréal.

Vulgarisation

Écrire pour tous

«40 % des Canadiens ont un faible niveau de "littératie"»

Avez-vous bien lu, révisé et surtout compris votre dictée, les enfants? Cette question nous a été souventes fois répétée par nos professeurs quand nous étions mêmes sur les bancs d'école. Elle pourrait, sans se tromper, servir de thème, voire de talon, au colloque intitulé «La diffusion et la vulgarisation du savoir en sciences humaines et sociales: perceptions, pratiques et perspectives», organisé par l'Association canadienne des professeurs de rédaction technique et scientifique (ACPRTS).

THIERRY HAROUN

L'idée de mettre sur pied ce colloque a germé dans l'esprit de Céline Beaudet, présidente de l'ACPRTS et professeure titulaire au département des lettres et communication à l'Université de Sherbrooke, après qu'elle eut participé l'année dernière à une consultation menée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH). Une consultation qui visait, dit-elle, à redéfinir les orientations du CRSH, principal organisme subventionnaire en matière de recherche et d'enseignement universitaire en sciences humaines.

«Lors de cette consultation, précise la professeure Beaudet, les chercheurs se sont plaints du manque de soutien [financier notamment] au plan de la diffusion de la connaissance, donc de leurs recherches, lesquelles ne circulent qu'à l'intérieur de la discipline ou dans des publications savantes.»

En clair, les chercheurs espèrent désormais rendre le fruit de leur travail plus accessible à tout un chacun, dans les communautés intéressées par les différentes réflexions et élucubrations qui, plus souvent qu'autrement, demeurent en vase clos. Un décloisonnement espéré qui vise, certes, la démocratisation de l'information en vue de susciter de l'intérêt dans les diverses couches sociétales, mais qui ne va pas sans

le concours des spécialistes de la communication écrite.

Et ce maillage des savoirs entre chercheurs et rédacteurs rend possible le cycle du savoir qui se traduit en trois temps: production, application et diffusion de la connaissance. Et le colloque (1^{er} juin) que propose Céline Beaudet, en collaboration avec Pamela Grant de l'Université de Sherbrooke et Doreen Starke-Meyering de l'université McGill, s'inscrit en droite ligne dans cette mouvance.

Projet collectif

Plus d'une vingtaine de professeurs, spécialistes et autres chercheurs en sciences humaines, issus principalement du milieu universitaire, animeront ce colloque autour, notamment, d'un panel qui réfléchira sur les orientations futures du CRSH, et d'une douzaine d'allocutions de tous ordres.

Les têtes se tourneront également vers deux conférences fort attendues, soit celle de John Willinski de l'Université de la Colombie-Britannique. «La publication savante et le WEB: la connaissance spécialisée mise au service de la collectivité», et Greg Myers de l'Université de Lancaster (Grande-Bretagne), qui traitera de «La communication du risque: discours d'experts sur des dangers mal définis».

«Les recherches en sciences humaines ont un véritable intérêt pour les communautés; je pense par

exemple à celles qui nous ont été proposées pour notre colloque, telles des recherches sur la "gouvernance", sur les trajectoires immigrantes au Canada, sur le langage clair et simple appliqué à la rédaction des lois, sur la diffusion de la connaissance en santé publique, en politique ou encore des études qui ont rapport au secteur communautaire», résume Mme Beaudet.

La vulgarisation de textes est un savoir d'expert, souligne-t-elle. «On ne confie pas la rédaction d'un journal à des gens issus de tous les métiers. La rédaction professionnelle, c'est un ensemble de connaissances qui peuvent être mises au profit des chercheurs en sciences humaines», dit-elle, en notant d'autre part que cette vulgarisation «est rendue facile par le biais de recherches-actions».

Des recherches-actions en matière de simplification de formulaires de différents ministères ont cours à l'université Laval, donne-t-elle en exemple. Autre cas notable, Justice Canada a mis en branle un projet-pilote qui vise à rendre plus intelligible la Loi sur l'assurance-emploi en se servant de l'écriture simple, («plain language movement»), un mouvement qui trouve davantage preneur «du côté anglophone», dit-elle, et qui semble reprendre du service. Un sujet qui sera d'ailleurs l'objet d'une présentation lors du colloque.

La réécriture des lois augmente leur «visibilité» auprès du public, ce qui est en soi une façon de démocratiser les savoirs. Un exercice nécessaire à entreprendre si l'on prend en compte le fait que «40 % des Canadiens

ont un faible niveau de "littératie", s'inquiète Mme Beaudet.

Question de littératie

En 2003, Statistique Canada a mené une vaste étude à l'échelle internationale sur la littératie et les compétences des adultes, laquelle a notamment démontré que, au Canada, «environ 58 % des adultes âgés de 16 à 65 ans se retrouvent dans les trois niveaux supérieurs de littératie pour ce qui est de l'échelle des textes suivis, ce qui signifie qu'ils sont en mesure de satisfaire à la plupart des exigences courantes en lecture».

Parmi les six pays ayant participé à cette enquête, seule la Norvège et les Bermudes surclassent le Canada, précise Yvan Clermont, coordonnateur international de cette étude et à l'emploi de Statistique Canada. Si M. Clermont est d'avis que l'acte de simplifier des lois ou des formulaires d'impôt a sa raison d'être, il se demande toutefois s'il ne faudrait pas plutôt se poser la question suivante: «Faut-il réduire le niveau de difficulté des textes ou augmenter le niveau de capacité de la population à lire des textes?»

«Il y a certainement un niveau de simplification de texte que l'on peut atteindre mais, dans certains cas, c'est parfois impensable, argue M. Clermont. Cette [réflexion] est importante à poser lorsque l'on pense par exemple aux manuels d'instructions avec lesquels les gens doivent travailler, que ce soit dans le secteur du transport ou de l'environnement.» Le débat est lancé...

«Faut-il réduire le niveau de difficulté des textes ou augmenter le niveau de capacité de la population à lire des textes?»

SCIENCE HUMAINES

LONDON

L'université dans le parc

Western Ontario figure en haut de la liste de plus d'un palmarès

Le congrès de la Fédération canadienne des sciences humaines a lieu cette année dans une université qui se veut un véritable joyau à découvrir. Localisée à London, l'université Western Ontario est l'une des plus anciennes et des plus réputées du Canada.

CLAUDE LAFLEUR

«Depuis deux ans, l'enquête du Globe and Mail — "University Report Card" — nous classe au premier rang des universités de recherche», rapporte fièrement Paul Davenport, président de cette université. Pour sa part, le magazine Maclean's classe également l'université au premier rang en ce qui concerne la satisfaction, sur la base d'une enquête menée auprès des diplômés des universités canadiennes. «Nous avons même remporté la palme dans la catégorie "Parks and Grounds" du palmarès "Communities in bloom"... devant le parc national de Banff!», signale encore M. Davenport. Ce concours vise à déterminer qui offre le plus beau site au Canada. «C'est dire, conclut-il, que nous avons un très beau campus.»

Étudiants d'abord

Ce qui importe avant tout pour le président de l'université Western Ontario, c'est que celle-ci offre un environnement académique et social inégalé, qu'elle fait donc vivre une véritable «expérience de vie» à ses étudiants. «Western rassemble la plupart des facultés et des disciplines qu'on retrouve normalement dans une grande université, dit-il, et notre but est de donner l'expérience la plus valable à nos étudiants.» A cette fin, l'université propose une vie très sti-

mulante sur un campus champêtre — le plus beau de toutes les universités canadiennes, dit-on. Par conséquent, l'accent y est mis non seulement sur la vie étudiante et les activités parascolaires, mais également sur les services rendus à la communauté par les étudiants. Ces derniers sont d'ailleurs reconnus à travers le monde pour leur implication dans leur communauté, rapporte Paul Davenport. C'est ainsi qu'ils collectent des sommes considérables pour des fondations destinées à combattre le cancer et la fibrose kystique, tout en œuvrant dans des maisons pour personnes âgées.

Fondée en 1878, l'université Western Ontario figure parmi les plus anciennes au Canada. C'est aussi une grande université puisqu'elle accueille 33 000 étudiants, alors que son corps professoral compte 1164 enseignants, chercheurs et spécialistes en tout genre. L'université comprend 12 facultés et écoles, et elle offre plus de 60 diplômes différents.

Importance de la recherche

Elle se veut aussi un grand centre canadien de recherches multidisciplinaires, Western disposant d'un budget annuel de recherche dépassant les 140 millions de dollars. «A ce chapitre, notre université se compare à l'université McGill et à l'Université de Montréal», relate M. Davenport, qui a incidemment enseigné l'économie à McGill durant 16 ans. Et un peu à la manière de l'université Laval, elle loge au cœur d'une ville de taille moyenne, London comptant 338 000 habitants. «Voilà qui nous offre l'avantage de pouvoir travailler en collaboration très étroite avec les élus de la municipalité», souligne le

président de Western, ce qui renforce davantage notre rôle dans la communauté.»

Environ 85 % des étudiants de Western proviennent de l'extérieur de London, la plupart provenant des régions de Toronto, d'Ottawa et des autres provinces canadiennes (et quelque peu des États-Unis). «Je crois que ces étudiants viennent ici pour profiter de la qualité de l'expérience que nous offrons», propose M. Davenport. Nous avons la réputation de très bien traiter nos étudiants, de leur procurer une expérience très positive autant dans la salle de classe qu'à l'extérieur.»

Western dispose d'un budget annuel de recherche dépassant les 140 millions de dollars

Dans sa présentation de l'université, M. Davenport décrit avec enthousiasme la beauté et la qualité du site de Western: «Par la fenêtre de mon bureau, écrit-il, je vois deux chênes noirs plantés dans les années 1840. Ils me rappellent chaque jour l'histoire de notre campus universitaire où, depuis 80 ans, des gens extraordinaires ont étudié et travaillé dans un environnement d'une grande beauté.»

À la fine pointe du savoir

Quant à savoir quels sont les points forts de son institution, il hésite un peu. «Voilà qui est difficile à dire... pour une université aussi diversifiée que la nôtre», amorce M. Davenport. Nous sommes entre autres reconnus dans le domaine de la critique littéraire, dans les matériaux et les bio-matériaux, en politique publique, dans la formation en management, en génie du design, en santé des enfants et des familles, etc.»

Il relate aussi que la faculté d'administration de Western, de même que celle de médecine, ont une renommée internationale. En sciences humaines, l'université Western Ontario est reconnue non seu-

lement pour ses travaux en analyse littéraire et en littérature comparée, mais également dans la philosophie des sciences. «Nous sommes reconnus parmi les meilleurs au monde dans ce domaine», commente M. Davenport. Les chercheurs de Western excellent également dans l'étude des changements sociaux ainsi que dans les disciplines quantitatives reliées aux sciences sociales.

Parmi la multitude de recherches menées à l'université, mentionnons les travaux d'urbanisme réalisés en soufflerie par Alan Davenport. «Il a testé ici le design de la moitié des grands immeubles de Hong-Kong, y compris le grand pont qui relie la ville au nouvel aéroport.» En médecine, Jeff Nesker se spécialise dans les questions d'éthique portant notamment sur les enjeux soulevés par la sélection génétique à la naissance. A-t-on le droit de sélectionner les embryons peu après la fécondation?, se demande-t-il. En sciences sociales, Pat Young, un spécialiste en politique publique canadienne, suit de près l'évolution du mouvement souverainiste au Québec.

«Le fait d'accueillir le congrès de la Fédération canadienne des sciences humaines est une occasion merveilleuse pour nous de montrer notre campus, de présenter nos facultés, nos étudiants et nos professeurs à la communauté canadienne et internationale, ce dont nous sommes très fiers, de relater le président de Western. Pour notre part, nous trouvons absolument fascinant de recevoir un congrès qui propose autant de thèmes aussi diversifiés... Pensez donc, on va y parler de sujets aussi variés que les relations avec les États-Unis, la Bible et le monde moderne, la pornographie et la mondialisation, l'éducation et la citoyenneté dans le contexte du terrorisme international, etc. C'est vraiment absolument fascinant!»

L'effet du paysage
Le monde selon Jane Urquhart

Jane Urquhart monte sur scène à London pour décrire *The power of landscape in literature and in life* (Le pouvoir du paysage sur la littérature et la vie). Romancière canadienne reconnue, elle découvre un jour, à sa surprise, qu'elle était une «géographe historienne».

GUYLAINE MASSOUTRE

Née en 1949 à Little Long Lake, au nord de Thunder Bay, Jane Urquhart a publié cinq romans, dont *Le Peintre du lac*, Prix du Gouverneur général et Prix Trillium du Canada. Chevalier de l'Ordre des arts et des lettres pour *La République française*, Prix français du Meilleur livre étranger pour *Niagara*, finaliste de l'International IMPAC Dublin Literary Award pour *La Foudre et le Sable*, Prix Marian Engel pour l'ensemble de son œuvre, finaliste des Booker et Giller Prizes pour *Les Amants de pierre* (*The Stone Carvers*), la romancière voit ce dernier roman venir de paraître en traduction simultanément en France et au Québec (Fides).

La présence du paysage est inhérente à l'œuvre de Jane Urquhart. Le climat, la géographie, le lieu agissent sur ses personnages, tel leur destin. Comme au dessin qui sous-tend les tableaux de la Renaissance, le maître d'œuvre n'a fait qu'ajouter ses formes et couleurs.

Cette métaphore picturale court dans tous ses livres. Elle nous en entretient.

Quelle relation faites-vous entre nature et culture?

Les petites fleurs de Madame de Montespan [Triptyque, 2000], un de mes premiers livres de poésie, porte justement sur cette question. Quand j'ai visité les jardins de Versailles, j'ai été intriguée par la manière dont le paysagisme contrôlait tout à perte de vue; de là, je me suis intéressée à la personnalité — celle de Louis XIV — qui ordonnait son monde avec une telle insistance. Je n'en revenais pas, c'était si contrôlé et en même temps si beau.

Dans *Le Peintre du lac*, vous faites référence à plusieurs groupes de peintres: les Huit (de New York), le Whitney Club, l'Art Student's League, le Groupe des Sept. Concevez-vous vos romans à partir de formes, de couleurs et de lignes?

Du fait que j'ai vécu avec des artistes visuels, les images influencent beaucoup mon écriture. Déjà, enfant, j'étais attirée par le monde de

la perception; les vues et les perspectives, mais aussi les petits détails: rochers, pierres, brins d'herbe...

Avez-vous été marquée par les artistes de London?

Je suis mariée depuis presque 30 ans avec Tony Urquhart qui, outre Jack Chambers et Greg Curnoe, a été une figure centrale de ce qu'on a appelé, dans les années 1960, *The London Scene*. J'ai pu être influencée, mais Tony étant plus âgé que moi, j'étais encore enfant lorsque cette "scène" est née.

On peut lire vos romans comme une sorte d'ethnographie. Il y est question du pays et de ses gens, de la manière de vivre dans la région des Grands Lacs. Est-ce vrai?

Oui, je le pense. Peu après la publication de mon roman *Away* [La Foudre et le Sable], un professeur de l'Université de Toronto m'a demandé si j'étais "géographe historienne". Je n'avais jamais entendu parler de géographie historique, mais j'ai été enchantée de découvrir que les géographes historiques lisaient le paysage et que, selon les marques qui y demeurent, ils pouvaient dire quelles histoires s'y étaient passées.

En dehors de ses artistes, cette région est assez méconnue, au Québec ou à l'étranger. Or, un lecteur de vos romans peut en apprendre beaucoup sur les mentalités. Est-ce "l'effet du lac"?

J'aime cette idée. L'"effet du lac" est un terme de météorologie, relatif aux courants d'air qui naissent au-dessus des Grands Lacs et qui affectent le temps qu'il fait, aussi bien à proximité que très loin. On peut dire que la littérature est un peu comme le temps qu'il fait, comme des fronts variés qui se déplacent autour du monde.

Si le paysage permet d'aborder la culture, que voyez-vous de la culture à travers vos écrits?

Je pense que, selon le paysage, nous qui habitons au Canada, au Québec ou en Amérique du Nord nous définissons différemment de ceux qui vivent sur la terre de leurs ancêtres. Excepté nos peuples autochtones, en Amérique du Nord — et en Amérique du Sud —, nous sommes tous immigrants. De ce fait, nous avons deux paysages, et

parfois plus, qui nous définissent: notre lieu de naissance et la mémoire transmise d'une terre ancestrale, qui a été abandonnée.

Bien des écrivains ont décrit un paysage innocent, une nature sauvage dans laquelle l'homme est étranger, aveugle à son propre pouvoir sur les formes du paysage. À quelle part de votre vie reliez-vous votre activité contemplative d'écrivain?

Je reviens souvent à mon enfance quand j'écris. Sans doute parce les enfants observent les choses de très près; ils peuvent ainsi, plus tard, se souvenir en détail de ce qu'ils ont vu dans ce monde. Une bonne part de ce que j'écris commence à un endroit où j'ai vécu enfant, ou dans une histoire de famille qu'on m'a racontée dans ma jeunesse.

Quelle différence y a-t-il entre l'expérience sensible de l'écrivain et celle du peintre?

Mon mari, par exemple, peut travailler aisément dans une pièce pleine d'enfants. Moi, j'ai besoin d'être seule, dans un espace privé. Cela tient peut-être au fait que son travail de peintre ou de sculpteur est physique, tandis que chaque image que je crée n'existe que dans l'esprit de l'écrivain ou du lecteur.

Y a-t-il un rapport entre l'espace de vie et l'imagination d'un romancier? Qu'on pense aux maisons en tant que paysages, aux lieux visités en tant qu'espace intérieur, ce sont tous des souvenirs...

Les maisons sont très importantes pour moi, tant dans mon œuvre que dans la vie. Après tout, ce sont nos lieux les plus intimes, les lieux où les histoires les plus près de nous se déroulent. Les maisons d'enfance dont je me souviens entrent souvent dans mes livres. Celle de ma grand-mère, dans un petit village, la maison estivale de famille, sur le lac Ontario, dans l'est de l'Ontario, ou les fermes de mes oncles.

Avez-vous cherché à témoigner, dans vos livres, à propos des lieux familiers? Ou les paysages sont-ils là comme des matériaux bruts du langage?

J'aime croire que mes livres rendent hommage aux paysages que j'aime, que je connais très bien. Il m'est impossible d'écrire un roman sans connaître le terrain d'une manière intime. Je dois être en mesure de "voir" le paysage à travers lequel mes personnages évoluent.

Petit déjeuner sur le campus, avec Jane Urquhart, le 29 mai, de 7h45 à 9h.



«Une bonne part de ce que j'écris commence à un endroit où j'ai vécu enfant, ou dans une histoire de famille qu'on m'a racontée dans ma jeunesse», raconte Jane Urquhart.

Faculté des lettres et sciences humaines
Des idées qui font avancer la société

À la Faculté des lettres et sciences humaines, les études supérieures et la recherche regroupent des équipes dynamiques, novatrices et transdisciplinaires, préoccupées par les enjeux sociétaux et le développement durable.

Lettres et communications

- Maîtrise en études françaises, cheminements en communication et langages, en linguistique et en littérature
- Doctorat en études françaises, cheminements en linguistique et en littérature
- Maîtrise en littérature canadienne comparée
- Doctorat en littérature canadienne comparée

Géomatique appliquée

- Maîtrise en environnement
- Maîtrise en géographie (géographie physique appliquée, géographie humaine/aménagement, géomatique, télédétection)
- Doctorat en télédétection (physique de la télédétection, traitement d'images numériques, géomatique appliquée, interdisciplinaire en environnement)

Gérontologie

- Microprogramme de 2^e cycle de soutien-conseil en gérontologie
- Maîtrise en gérontologie
- Doctorat en gérontologie

Histoire et études politiques

- Microprogramme de 2^e cycle d'histoire et d'éducation à la citoyenneté
- Maîtrise en histoire (recherche, informatique appliquée, enseignement de l'histoire)
- Diplôme de 2^e cycle d'histoire
- Diplôme de 2^e cycle d'études politiques

Musique

- Diplôme de 2^e cycle d'interprétation musicale
- Diplôme de 2^e cycle de direction de chant choral

Psychologie

- Doctorat en psychologie (régulier ou pour psychologues en exercice)

Service social

- Maîtrise en service social (type cours avec stage ou recherche)

SCIENCE HUMAINES
RENCONTRE À LONDON

CE CAHIER SPÉCIAL

EST PUBLIÉ PAR LE DEVOIR

Responsable: NORMAND THÉRIAULT

ntheriault@ledevoir.ca

2050, rue de Bleury, 9^e étage, Montréal (Québec) H3A 3M9.

Tél.: (514) 985-3333 redaction@ledevoir.com

FAIS CE QUE DOIS

UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKEPour plus de renseignements :
www.USherbrooke.ca/flsh
1-800-267-8337, poste 7210

• SCIENCES HUMAINES •

JOURNALISME

Regard caricatural

La mise en cadre des Hells'Angels

Au cours des mégaprocès des Hells'Angels, qui se sont déroulés entre 2002 et 2004, de nombreuses critiques à l'égard du système judiciaire ont été véhiculées à l'intérieur des médias. L'étude des nombreux coups de crayon sur le sujet des principaux caricaturistes montréalais nous le rappelle. C'est du moins ce qu'a constaté l'historienne de l'art Nycole Paquin, qui s'est penchée sur cette période.

ULYSSE BERGERON

«Les caricatures qui ont été faites à l'égard des mégaprocès ont été très sévères, mais d'une qualité éditoriale exceptionnelle. Elles ont particulièrement été extrêmement sévères à l'endroit du système judiciaire», constate d'entrée de jeu la professeure à l'UQAM.

La principale caractéristique trouverait justement son point d'ancrage dans la mise en scène de dessins qui ne cibleraient que très rarement des personnes qu'on pourrait aisément identifier, laissant ainsi la place à une critique globale du système de justice québécois. «Il n'y a pas eu de portrait caricatural, aussi bien des avocats de la couronne que de ceux de la défense et de leurs clients. Ça, c'est fantasmagorique. Il n'y a jamais eu de caricature visant personnellement un juge... sauf le juge Boilard», avance-t-elle, ajoutant que, lors de la diffusion de ces dessins, ce dernier s'était déjà retiré du procès.

Le choix éditorial de favoriser une critique du système judiciaire plutôt qu'une critique primaire ayant pour objectif d'écorcher les personnes impliquées dénoterait une certaine maturité des caricaturistes ainsi que des publications qui les diffusent, estime-t-elle: «Il y a eu un grand sens de l'éthique. Par le fait même, le choix des caricatures diffusées ne mettait donc personne en danger.»

Par ailleurs, l'ensemble des symboles juridiques fut «sévèrement attaqué»: avocats, magistrats, juges et accusés. Tous passèrent au pilori. Dans toute cette histoire, un seul, selon Mme Paquin, en est sorti indemne, et ce fut Maurice «Mom» Boucher:

«Les caricaturistes ont suivi l'exemple des journalistes en général en présentant Boucher comme un bouffon, un drôle de type, le rendant ainsi sympathique. Cela est un peu agaçant, parce qu'on peut avoir l'impression qu'on le protège en le présentant comme une vedette qui ne serait pas trop dangereuse.»

D'ailleurs, Boucher fut le seul accusé à être caricaturé. Nycole Paquin admet que ce dernier détiendrait une place privilégiée dans les critiques faites à l'égard des mégaprocès. Cela pourrait s'expliquer par le fait que l'utilisation de son personnage relève davantage d'une certaine métonymie à l'endroit des Hells'Angels, voire même d'une personification du crime organisé qui sert de raccourci aux dessinateurs. «Mom» ne serait donc plus représenté pour ce qu'il est en réalité, mais pour ce qu'il représente. Il servirait donc désormais de symbole.

Procédés et techniques

La caricature journalistique est une catégorie qui se trouve en fait à cheval entre, d'un côté, l'humour et de l'autre, la critique. C'est justement ce double discours qui la place dans une position exceptionnelle et qui, pour la personne qui l'observe, fait appel à ses connaissances aussi bien personnelles qu'à ses référents sociaux. Pour ce faire, le recours à la symbolique et aux diverses formes de métaphore est nécessaire.

Certains procédés sont d'ailleurs récurrents en caricature, explique Mme Paquin. Par exemple, le recours au bestiaire pour représenter métaphoriquement les comportements humains reste fort populaire. Pour ce faire, les dessina-

teurs doivent utiliser des images qui détiennent déjà culturellement une forte puissance symbolique: l'agneau pour la naïveté, le loup pour la méchanceté, le renard pour la ruse ou le porc pour la gourmandise et la saleté.

En fait, comme le relate l'historienne, le recours à ce procédé est courant depuis plusieurs siècles déjà. Au Moyen Âge, certains dessinateurs présentaient les papes sous des traits animaux. On pourrait même faire un certain parallèle entre les descriptions anthropomorphiques de l'univers animal que faisaient certains fabulistes comme Esope et Lafontaine.

Le caricaturiste du *Devoir*, Michel Garneau (Garnotte) proposait un exemple de la force de ces référents culturels animaux à l'intérieur d'une caricature, dans le cadre des mégaprocès, sur laquelle des magistrats étaient présentés sous les traits de porcs insatiables. Dans ce cas précis, l'objectif était de mettre en avant la hausse des honoraires que demandaient les avocats de la couronne, le porc symbolisant alors la «gourmandise financière» de ces derniers.

Pour arriver à ces constatations, Mme Paquin a recensé près de 50 caricatures provenant de quotidiens montréalais. La majorité de celles-ci ont été publiées à l'intérieur du *Devoir*, de *La Presse*, du *Journal de Montréal* et quelques-unes de *The Gazette*.

La caricature montréalaise

«À Montréal les caricatures sont toujours à caractère politique. Elles sont très critiques, mais elles entretiennent un certain respect, une certaine révérence envers leurs sujets; et cela même à l'égard des politiciens», indique-t-elle. Cette critique se dessine tout de même respectueusement, une façon de faire qui ne pourrait être généralisée à l'ensemble de l'Amérique du Nord. Aux États-Unis, note la professeure, certains caricaturistes poussent les limites de la critique jusqu'à l'irrévérence, tombant ainsi dans ce qu'elle qualifie de «très basse gamme».



GARNOTTE

Les caricatures journalistiques montréalaises proposent «un humour un peu noir et grinçant qui a pour fonction de réveiller les gens aux problèmes. Une chose est certaine, c'est qu'ici, lorsqu'on se met à analyser ce qui se fait ailleurs dans le monde, les caricatures sont de très haute qualité»: les dessinateurs ne se laissent pas «aller à la facilité». Ils proposent en fait une critique humoristique tout en finesse qui dépasse une approche simpliste relevant d'un premier degré primaire. «Il y a une certaine retenue», et cette retenue permettrait de mieux véhiculer la critique sociale, croit-elle.

Mme Paquin soutient que la caricature est bel est bien une forme d'art et qu'il serait trompeur de la percevoir comme une sous-catégorie de l'humour. Il s'agit donc, selon elle, d'un médium qui sert à diffuser une opinion éditoriale forte en utilisant un moyen artistique. Ainsi, note-t-elle, les caricaturistes doivent maîtriser des compétences relevant aussi bien de l'intellect que de l'artistique.

Nycole Paquin présentera à London le 28 mai *La caricature d'une caricature: le cas des mégaprocès des Hells'Angels (2002-2004)*

FCSH

Étroite collaboration

RÉGINALD HARVEY

Paul Ledwell fut le directeur du Congrès annuel de la Fédération et il occupe présentement les fonctions de directeur général de cet organisme, qui a vu le jour en 1940 dans ce but: «C'était pour promouvoir la recherche en sciences humaines et sociales. Des gens en provenance d'universités canadiennes situées dans diverses provinces ont pris cette initiative.»

La Fédération utilise divers moyens pour assurer le rayonnement de ces sciences: «On se sert du lobbying, on entreprend des démarches auprès des décideurs politiques. On consent aussi des efforts auprès du grand public en présentant des activités pour faire valoir les travaux de nos membres. Le congrès, qui se veut une rencontre destinée à des chercheurs et des spécialistes dans toutes sortes de domaines, sert également de vitrine et d'occasion de partager sur l'importance de la recherche en sciences humaines.» Ce congrès prend la forme du plus vaste rassemblement multidisciplinaire de chercheurs et d'universitaires en Amérique du Nord.

Le directeur souligne l'intérêt porté au volet de l'enseignement: «La grande majorité des étudiants des universités canadiennes poursuivent leur parcours académique en sciences humaines. On a des gens œuvrant dans ce domaine qui sont dispersés un peu partout au pays, tant dans les secteurs public et privé que dans celui des organisations non gouvernementales; cela démontre l'importance majeure de ces sciences dans toute la vie universitaire.»

Les membres et la Fondation

Quelque 70 sociétés savantes, comme l'Association canadienne des sciences politiques ou celle des professeurs de français, font partie de l'organisme: «Celles-ci représentent les beaux-arts, les humanités et les sciences sociales. Il existe même des champs d'étude à caractère davantage professionnel, comme l'éducation, le droit, le travail social et certains autres du même type.» L'autre catégorie de membres est formée d'universités: «D'un côté, on accueille des disciplines et, de l'autre, des chercheurs et

des étudiants, en particulier de deuxième et de troisième cycles, en provenance de 73 institutions universitaires canadiennes.» Au total, environ 30 000 personnes gravitent dans le sillage de la Fédération.

En 2001, une fondation était mise sur pied. «L'idée est d'établir un fonds qui va nous aider dans le travail que nous effectuons chaque année, mais aussi qui va nous servir dans le futur. On sait qu'il se produit présentement beaucoup de changements sur le plan démographique. Il y a de nombreux professeurs qui prendront leur retraite durant les prochaines années, pendant que d'autres arriveront pour assurer la relève. Nous voudrions créer un fonds qui soit en mesure de les appuyer dans leurs actions partout au Canada, et de le faire particulièrement pour les chercheurs.» Une première campagne en vue d'amasser de l'argent auprès du comité des chercheurs a servi à récolter environ 700 000 \$. À plus long terme, le but final est d'amasser 11 millions de dollars et, pour ce faire, la Fondation se tourne vers le secteur privé et vers des personnalités connues.

Paul Ledwell associe la pertinence et l'émergence de certaines disciplines aux problématiques de société elles-mêmes: «Il y a des questions qui sont plus en évidence, mais ça peut changer d'une année à l'autre selon les courants de société. Par exemple, la problématique autochtone prend actuellement beaucoup d'importance à travers le Canada. C'est seulement un exemple, mais on a plusieurs spécialistes formés en la matière qui interviennent sur cette question-là. On a aussi des gens spécialisés en économie, en science politique, en travail social, en littérature, etc. C'est très vaste et c'est là une des grandes richesses des sciences humaines que de couvrir les questions de fond dans autant de domaines d'intérêt.» Ces travaux s'effectuent dans une perspective multidisciplinaire: «On assiste à des collaborations très étroites entre professeurs. Il y a, par exemple, des gens en sociologie qui travaillent avec des gens en santé. On en a d'autres issus des sciences humaines qui poursuivent des recherches environnementales en collaboration avec des diplômés en sciences naturelles.» Sciences humaines et sciences pures s'allient pour faire progresser la recherche.

CONGRÈS 2005

Bienvenue à London en Ontario
Siège de

The University of Western Ontario

Western est fière d'accueillir le 74^e Congrès annuel de la Fédération canadienne des sciences humaines, un des plus importants événements de ce genre en Amérique du Nord.



Canadian Federation for the
Humanities and Social Sciences
Fédération canadienne
des sciences humaines

Western